

numéro 13

juin 2008

[a r k h a i]
Αρχαί

www.arkhai.com

«Dormir, c'est facile!», tu penses toujours, quand tu te réveilles. Dormir est facile. La difficulté, c'est de se réveiller. Tout le monde croit que non, mais dormir est facile. Trop facile. Il suffit de fermer les yeux et, voilà, tu dors. Et quand on dort, on ne sait plus qui l'on est, ni ce que l'on a fait ou ce que l'on va faire de la vie. Dormir, c'est comme s'en aller sans partir... Ce qui est difficile, c'est de se réveiller et de savoir qu'un nouveau jour nous attend. Quand tu te réveilles, pas de chance: la vie surgit devant tes yeux. Ta vie n'est pas mauvaise, mais qu'est-ce que ça veut dire? Qu'il y en a de pires? Et qui s'en soucie? «C'est chacun pour sa gueule et Dieu contre tous!», comme tu aimes à le répéter. Par la porte entrouverte de la chambre, tu vois la femme d'hier courant dans le couloir. «Lève-toi! Ne te rendors plus!», crie-t-elle à chaque instant, tout en s'éloignant. Elle crie aussi pour te dire de fermer la porte et de laisser la clé sous le paillason.

Pour toi, il y a seulement une chose plus difficile que de se réveiller: sortir du lit. Rien ne vaut l'effort. Pour empirer les choses, pas moyen de se rendormir après. Rien à faire... Tu restes au lit en regardant le plafond et une chanson te trotte dans la tête. Il y a des semaines déjà que tu la chantes, «Somebody save me / let your warm hands break right through...». Tu aimes cette chanson depuis que tu l'as écoutée chez ton meilleur ami. T'as même le CD. Pour dire la vérité, il n'est pas à toi. Il est à ton ami. Mais c'est presque la même chose, car vous êtes de grands amis. Quand ton ami a mis le CD pour que tu l'écoutes, il t'a demandé: «N'est-ce pas la plus belle chanson du monde?». T'as répondu «oui» et tu lui as tout de suite emprunté le CD.

«Mec super cool!», tu penses, en sentant ton odeur mélangée au parfum de ton ami dans les draps. Tu sens aussi l'odeur de la femme qui vient de partir et une autre qui, tu imagines, est celle de son mari. Hier, quand il est parti en voyage, elle t'a téléphoné: «Je suis prête. Tu peux venir!». Trente minutes plus tard, tu as frappé à sa porte. Tu t'es rendu chez elle comme tu étais: en short, T-shirt et en tennis. Tu t'es pas douché, ni changé, mais t'avais mis le parfum de ton ami. «T'aimes beaucoup ce parfum!», il t'avait dit, sans comprendre que ce que tu voulais vraiment c'était lui dire que tu irais dormir avec une femme mariée et en plus chez elle. Tu voulais qu'il s'en soucie, qu'il te dise que c'était dangereux et au même temps qu'il soit fier et jaloux de toi.

«Il revient quand?», t'as demandé, dès que la femme a ouvert la porte. «Demain... dans l'après-midi», elle a répondu, en filant dans la chambre. Dans ta tête, tu irais enlever ses vêtements avec la bouche, comme dans un film que t'as vu, mais elle s'est déshabillée toute seule. Elle s'est couchée dans le lit en écartant les jambes et t'a demandé, «avec force!». Et tu lui as obéi. C'est facile! N'importe qui peut le faire. Aujourd'hui, après avoir éteint le réveil et s'être rendormie après, elle s'est réveillée effrayée. Deux minutes plus tard, elle courait dans le couloir. «Lève-toi! Ne te rendors plus!», elle t'a crié, en claquant la porte.

Dans quelques heures, le mari sera de retour et, si le voyage a été difficile, il arrivera fatigué et énervé. Peut-être encore soûl de la soirée d'hier. Ou, peut-être encore, seulement heureux d'être chez lui. Et tu ne comprends pas pourquoi tu penses à ce genre de choses, pas non plus pourquoi tu l'imagines en arrivant dans la chambre sans chemise, avec la ceinture déboutonnée et le pantalon ouvert. «Parce que les gens rentrent dans leur chambre de cette façon!», tu essaies de t'expliquer ce que tu ne comprends pas. Et tu te rends compte que tu ne connais pas le mari de la femme avec qui t'as passé la nuit. Tu sais très peu d'elle. Et encore moins de toi-même. Ça t'a plu de coucher avec elle. C'était bon. Facile aussi. Mais être seul dans leur chambre t'excite davantage. Tout est à toi, pourvu que personne n'arrive. Et si quelqu'un cache un secret, tu pourras le découvrir. Mais quel secret pourrais-tu découvrir? Qu'elle trompait son mari? Trop facile. «De ce secret, j'en fais partie!», tu ris, trop fier de toi.

À poil, tu sors du lit et tu vas t'étirer au milieu de la chambre. La lumière du jour illumine ton corps et le miroir en face te montre combien il est jeune, fort et «inconnu». Comme ta prof de biologie ne se lasse pas de le répéter. Et elle a raison. Y a des choses que tu comprends, mais d'autres, impossible. Tu ris pour le miroir. Tu trouves ton sourire cool. «Est-ce que le mari aussi se regarde dans le miroir après l'avoir baisée?», tu te demandes. «Je parie qu'ils ne baisent même plus!», tu ris, à te toucher le sexe encore dur. Peu après, tu commences à fouiller dans les tiroirs de la garde-robe. Pas ceux à elle. Ceux à lui. Ses chemises, shorts, chaussettes et caleçons sont bien lavés et pliés comme s'ils étaient encore dans un magasin. Rien n'attire ton attention jusqu'à ce que tu trouves un T-shirt d'un vieux groupe de rock. Celui que, soudain, tout le monde rekiffe grave. Même ton père. «Trop cool», tu dis, en l'enfilant. Il te va bien et t'aimes sentir qu'il s'effiloche un peu sur ta peau.

«Est-ce qu'il le met toujours?», tu te demandes, sinon, tu pourrais le lui demander. «Je parie que ça ne lui va même plus!», tu t'imagines, en fouinant encore dans ses tiroirs et armoires. Tu cherches quelque chose que tu fais semblant de ne pas savoir ce que c'est. Pourtant, tu le sais bien. Tu veux trouver une photo de lui. N'importe laquelle. Peut-être une du temps de la

fac, du mariage ou même une qui montrerait seulement une partie de ses yeux ou de sa bouche. Et pourquoi?

«Parce que si c'est un mec cool...», tu te dis, tu vas le saluer si tu le croises dans la rue. Mais, s'il est arrogant, tu vas te foutre de sa gueule et raconter à tout le monde que tu couches avec sa femme et qu'elle n'est rien. «Et si c'est quelqu'un de souffrant?», tu t'inquiètes, soudainement. S'il est malade, tu vas lui rendre visite à l'hôpital, devenir son ami et abandonner sa femme. «Un ami pour de vrai, parce que les gens malades souffrent beaucoup!», tu sais. Ou tu crois savoir. Tu regardes la télé et tu t'imagines que c'est la même chose dans la vraie vie. Mais, si c'est un mec bien qui aime la musique, comme celle du groupe de son T-shirt que tu portes en ce moment, tu vas lui emprunter quelques CDs et lui prêter les tiens et même ceux de ton père. Et puis tu pourras venir un après-midi chez lui pour écouter la musique sur la véranda de la cour. Peut-être il va t'offrir le T-shirt que tu portes déjà. Tout est une question de savoir demander correctement. Tu pourras dire que c'est le T-shirt le plus cool du monde, qu'on ne le trouve plus dans les magasins et que tes amis et toi sont fous d'en dégouter un. Si tu parles du fond du cœur, il va comprendre et dire, «je t'en fais cadeau!». Peut-être il le portera ce jour-là et l'enlèvera pour te l'offrir. Sans savoir quoi faire, t'accepteras le T-shirt en le serrant dans tes bras. Pas trop fort, comme un mec.

Sans trouver aucune photo de lui, tu vas dans la salle de bain. Tu pisses avec la porte ouverte et le dos tourné à la chambre en désordre. Tu ne penses même pas à ranger. Tu tires la chasse et observes le jaune de ta pisse qui disparaît dans le tourbillon. Tu craches au milieu de ce tourbillon et tu trouves ça très amusant. Les hommes ont cette manie. Son mari aussi doit l'avoir. «Au fond, nous sommes très semblables!», tu crois. Et, en ouvrant l'armoire à glace au-dessus de l'évier, tu vois deux brosses à dent. «La verte, c'est à lui!», tu paries, en te brossant les dents avec le doigt couvert de dentifrice.

À la fin de cette année, tu t'es déjà décidé: tu vas te faire tatouer un dragon dans le dos. Tu penses beaucoup à ce tatouage. T'aimes te regarder dans le miroir et l'imaginer comme chose faite. Et à l'imaginer dans ton dos, tu vois le reflet du panier à linge sale dans un coin de la salle de bain. Même en te sachant seul, tu regardes de tous les côtés avant de vider le panier sur le sol. Accroupi, tu sépares ses vêtements de ceux de sa femme et tu essaies de découvrir quel genre de mec aurait pu les mettre. Quelqu'un de jeune? Vieux? Gros? Maigre? Idiot? Tu as fouillé les poches de ses pantalons et de ses chemises. Tu trouves quelques pièces de monnaie et des extraits bancaires. Tu les défroisses, en croyant qu'ils sont peut-être à lui et ainsi tu sauras son nom. Mais non, ce sont des trucs à elle.

«Somebody save me / let your warm hands break right through / Somebody save me...», ta voix est saisie par quelque chose que tu ne comprends pas, mais qui est fort et s'étend comme une douleur dans ton corps que ni même l'idée de faire un tatouage soulage. Tu te sens fatigué de tout. De ton père, qui est devenu un étranger à la maison. De ta mère, qui est partie avec un autre homme il y a des années et qui n'a jamais donné de signe de vie. De l'école, qui est une merde. D'une fille que tu aimes et détestes en même temps. Des paroles d'une chanson que tu n'arrives pas à composer. Du groupe de rock que t'as jamais réussi à former. De l'ami à qui tu chipes les parfums, les fringues, les CDs et que t'aimes serrer dans tes bras quand tu dors chez lui. T'es fatigué aussi de la télé qui ne passe pas de nouveaux épisodes de *Smallville* et qui va peut-être supprimer la série. Si t'avais un revolver, tu te flinguerais dans l'oreille. D'un seul coup bien précis.

«Est-ce qu'il aurait un flingue?», tu penses et, aussitôt, tu oublies. Et tu oublies parce que tu vois un de ses caleçons. Un caleçon qui te fait penser au tien. Tu sais bien que tous les caleçons blancs se ressemblent. Mais, celui-ci ressemble plus que tous les autres. Il est comme le tien, comme celui de ton père. Tu le tiens, sens son poids et sa moiteur. Tu sens aussi son odeur. Une odeur que tu n'as pas encore, mais que tu auras quand tu seras adulte, quand tu auras oublié cette histoire de bande de rock et auras décroché un diplôme de quelque chose de bien stupide. Quand tu quitteras ton père et te lasserai d'attendre une lettre ou un coup de fil de ta mère. Quand tu t'arrêteras de dormir enlacé à ton meilleur ami. Quand tu te marieras et ta femme te trompera avec un garçon quelconque. Un garçon qui sent le lait et le talc, comme le dit ton père. Son odeur est différente de la tienne. C'est une odeur d'homme comme celle du caleçon dans ta main. À le renifler, t'as envie de le mettre, comme tu fais avec ceux de ton père, et imprégner ton corps de cette odeur. Et toujours avec la même peur de ne jamais devenir homme.

Un jour, c'est certain, ton corps aura cette odeur aussi et tu la laisseras dans tous tes vêtements. Et, peut-être, quand t'aurais besoin de voyager, ta femme appellerait un garçon quelconque qu'elle aurait connu dans un supermarché et coucherait avec lui dans votre lit. Qui sait, ce garçon serait aussi réveillé à dix heures du matin par les cris d'une femme en retard pour son travail et, en fouillant tes tiroirs et armoires, il se demanderait qui tu es. Peut-être, il dormirait en sentant l'odeur de ton caleçon, plein de peur de ne jamais devenir homme... Et si en rentrant de voyage, tu trouvais ce garçon qui dort dans ton lit, avec ton T-shirt préféré, à serrer un de tes caleçons entre ses doigts, c'est sûr que tu le couvrirais de coups jusqu'à t'en lasser, jusqu'à le faire pleurer et dire, «S'il vous plaît, arrêtez, monsieur... Je fais tout ce que vous voulez». Tout?! Et avant qu'il puisse te dire un oui en pleurnichant, tu le tournerais et le prendrais avec tant de hargne que ça te ferait vite jouir et t'échouer sur son dos, pour l'entendre chialer. Tu comprendrais que c'était

la faute à ta femme. Au monde. Pas à lui. Ce jour-là, la vieille chanson démodée que tu chantes souvent exploserait dans tes oreilles : «Somebody save me / let your warm hands break right through / Somebody save me...». Et, en pensant à ton meilleur ami, tu demanderais à personne, «n'est-ce pas la plus belle chanson du monde?»

Tu ne saurais pas demander des excuses à ce garçon, même si tu en avais le courage. Peut-être, tout ce que tu réussirais à faire ce serait de passer les mains dans ses cheveux d'une manière très nerveuse, ce qui l'effrayerait encore plus. T'aurais envie de lui dire que la vie fait chier, que les gens font chier et que ce qui nous manque c'est le courage d'en finir avec cet enfer. Tu sentirais l'envie de le serrer dans tes bras et de lui dire que tout nous retombe dessus dans cette vie. Tout ce que l'on fait de bien ou de mal, un jour, on paie plein pot. Mais, même si tu pouvais dire tout ce que tu ressens, tu sais bien qu'il ne comprendrait pas. Personne ne comprend vraiment ces choses-là. Ce que tu devrais faire, si tu en avais vraiment le courage, ce serait de te flinguer dans l'oreille. Un seul coup bien précis. Qui sait, il aurait fait la même chose en te suivant, parce que, peut-être, ce serait un garçon comme tu l'es maintenant. Un garçon fatigué de tout et qui se perd dans les choses belles et étranges qu'il sent tout le temps. Quelqu'un qui, un jour, même en désirant et aimant cela, a cogné son meilleur ami quand il a essayé de l'embrasser sur la bouche. Et qui sait, ce garçon aussi trouve son père beau, fort et ne veut que se serrer contre lui. Coucher avec lui dans son lit pour ne plus se sentir seul au monde. Peut-être, ce garçon avait fait la grasse matinée exprès et, quand tu as trouvé la porte de la maison ouverte et t'as couru dans la chambre, il n'a pas eu peur, seulement l'espoir, le même que tu ressens à entendre les pas d'un homme inconnu. Celui qui, tu crois, te sauvera de toi-même, d'une arme prête à te faire exploser la tête, d'un couteau dans les poignets, de trois cents comprimés avalés d'un coup, d'un courage ou d'un désespoir aussi grand que, un jour, il arrivera en apportant la fin. La tienne. «Somebody save me / let your warm hands break right through / Somebody save me / I don't care how you do it / just stay, stay / come down / I've been waiting for you», tu murmures. Et la porte de la chambre s'ouvre.

*traduit du portugais (Brésil).